

Luca Pietromarchi

Traduction italienne de La Fontaine, *Fables*, V, 11 et VI, 3  
*La Fortuna e il bambino ; Febo e Borea*

Pour Patrizia, deux fables sur la douceur, vertu cardinale de la religion de La Fontaine, de cette religion qui se confond avec une éthique de la sociabilité appelée à régler les rapports des hommes aussi bien entre eux qu'avec les dieux. Dans la première fable, *La Fortune et le jeune Enfant*, la Fortune, pour éviter d'être tenue comme responsable de tout accident, réveille d'un geste délicat un enfant qui par étourderie s'est endormi au bord d'un puits. Par son geste, elle prévient les malédictions qu'on lui aurait jetées au cas où l'enfant serait tombé. On aurait pu s'attendre à une sévère admonestation, semblable à celle que le Magister adressait à l'enfant qui se noyait dans *L'Enfant et le maître d'école* (I, 19). Rien de cela, sinon la gentillesse d'un discret rappel à la responsabilité qu'impose le libre arbitre : l'homme s'est-il voulu libérer de l'emprise des Dieux ? qu'il assume alors sa liberté en prévenant les conséquences de ses actions, et de ses étourderies. Ce qui n'empêche pas à la Fortune de maintenir un regard maternel sur l'homme, et de sourire à ses prétentions... Chez La Fontaine, les Dieux ne sont pas cachés : ils n'ont que dissimulé leur présence avec discrétion, observant notre destinée ainsi que le regard de Baudelaire surveillera les petites vieilles : « de loin tendrement... ».

Dans la seconde Fable, *Phébus et Borée*, nous retrouvons un nouvel éloge de la douceur, comprise ici comme vertu pédagogique. Il s'agit de l'éloge d'une pédagogie qui sait atteindre son but, la persuasion, auquel ne saurait parvenir aucune rhétorique fondée sur la violence et la contrainte. Contre la violence de Borée, qui givre le pauvre voyageur, la douceur de Phébus obtient sa soumission en le réchauffant de ses tièdes rayons. Dans cette « ample comédie à cent actes divers » que sont les *Fables*, la Fortune et Phébus jouent le même rôle : celui de bienveillants professeurs de ce *dolce stil novo*, concernant la morale, la pédagogie et la rhétorique, que la Fontaine a appris à connaître chez Montaigne et qu'il transmettra à Fénelon.

La traduction italienne des *Fables* présente, entre autres, la difficulté d'en respecter l'alternance métrique, ici des alexandrins avec les octosyllabes. Ce que nous avons fait, mais en nous arroguant la liberté de faire correspondre aux octosyllabes un vers court qui couvre un éventail allant du vers de sept syllabes à l'hendécasyllabe, tandis que les alexandrins ont été traduits plutôt en *martelliani*, ou double vers de sept syllabes. Mais là aussi sans nous donner une contrainte rigoureuse : nous avons

voulu étendre à la métrique la souplesse de l'esprit de La Fontaine et le caractère *égayé* de ses narrations. La devise de cette traduction pourrait être prise dans la Préface de la deuxième partie des *Contes* (1666) : ne jamais « négliger le plaisir du cœur pour travailler à la satisfaction de l'oreille ». Que notre amie nous juge en exerçant la même vertu cardinale dont faisait preuve la Fortune...

## LA FORTUNA E IL BAMBINO

Sul bordo di un pozzo assai profondo  
dormiva steso bello lungo  
un giovane in età di scuola.  
Agli scolari tutto è letto e materasso.  
Un uomo, in quella posizione,  
sarebbe caduto giù di venti braccia.  
Lì presso e provvidenzialmente  
la Fortuna passò e dolcemente lo svegliò,  
dicendogli: “Tesoro, ti salvo la vita.  
Un'altra volta, ti prego, sii più prudente.  
Se cadevi, se la prendevano con me;  
eppure la colpa era tua.  
Dimmi tu, in buona fede,  
se una sì folle imprudenza  
è figlia del mio capriccio.” Su questo, si allontana.  
Quanto a me, son d'accordo con lei.  
Niente succede al mondo  
di cui non debba rispondere.  
Ovunque l'accusiamo, come fosse  
garante e responsabile di ogni avventura.  
Possiamo esser sciocchi, distratti, incauti;  
tanto è della sorte ogni nostra colpa:  
la Fortuna ha sempre torto.

\*\*\*\*\*

## FEBO E BOREA

Borea e il Sole videro un viandante  
che per fortuna s'era premunito  
contro il cattivo tempo. Iniziava l'autunno,  
quando ai viaggiatori si raccomanda prudenza:  
piove; splende il Sole; e la sciarpa d'Iride  
avverte chi esce di casa

che in quei mesi il mantello è cosa necessaria;  
i Latini per questo lo chiamavan tempo dubbio.  
Il nostro si era dunque preparato alla pioggia:  
mantello ben foderato; stoffa bella grossa.

“Quello là, fece il Vento, crede di aver pensato  
ad ogni evenienza; ma non ha previsto  
che potrei soffiare così forte  
da fargli saltar via tutti i bottoni  
e al diavolo spedirgli quel mantello.

Potrebbe essere una cosa divertente:  
volete vedere? – Forza, scommettiamo,  
disse Febo senza tanti giri,  
a chi per primo riesce a spogliare  
le spalle di quel Cavaliere.

Tocca a voi. Vi lascio oscurare i miei raggi.”  
Non ci volle altro. Lo sfidante soffiatore  
si riempie d’aria, si gonfia come un pallone,  
fa un fracasso del diavolo,  
fischia, soffia, tempesta e spazza sulla sua via  
ogni tetto mal saldo, affonda ogni battello:  
e tutto a causa di un mantello.

Il Cavaliere curò di evitare che il vento  
potesse infilarsi dentro.

E così si salvò. Il Vento sprecava fiato;  
più si scatenava, più quello teneva duro;  
né servì tormentare il bavero e le pieghe.

Appena scaduto il tempo  
fissato per la scommessa,  
il Sole dirada le nuvole,  
ristora e riscalda il Cavaliere,  
sotto il pastrano lo fa sudare,  
costringendolo a spogliarsi:

e neanche aveva usato tutta la sua potenza.  
Più riesce alla dolcezza che non alla violenza.